

Parole de chat

D'après une nouvelle de Françoise Urban-Menninger

« Après avoir ingurgité mon remède, je passai, comme on peut s'en douter, une nuitée des plus agitées. Je fus hantée et visitée par des visions d'épouvante et je sentis mes membres, mes muscles, mes os, ma chair, lentement se transmuier. Mon corps tout entier accoucha au matin du félin que vous avez l'honneur de découvrir dans ce récit. À vrai dire, cette métamorphose ne fut pas une réelle surprise. Je m'y attendais depuis toujours. »

Ce conte fantastique de Françoise Urban-Menninger est une pure merveille littéraire. Le lecteur est immédiatement séduit par cette nouvelle à la fois féérique et romanesque. Voici un récit captivant, pleins de subtilités où le merveilleux rivalise de tendresse et de poésie.

Parole de chat est extrait de l'ouvrage *La Belle Dame*. Un volume de 130 p, paru aux éditions Editinter. (Illustrations pour Centre Presse d'après les gravures sur linoléum de Cécile Meige. Avec l'aimable autorisation de l'artiste).



Si je me souviens bien, tout a commencé, il y a environ sept ans, quand par une nuit de pleine lune, je me suis transformée en chatte. J'avais bu la veille une liqueur ou plutôt un breuvage obtenu par un savant mélange d'herbe-à-chat et d'autres plantes médicinales qui avaient longtemps macéré dans un flacon rempli d'alcool. Mon phytothérapeute m'avait prescrit ce traitement pour chasser le chat qui persistait à demeurer dans ma gorge. Après avoir ingurgité mon remède, je passai, comme on peut s'en douter, une nuitée des plus agitées. Je fus hantée et visitée par des visions d'épouvante et je sentis mes membres, mes muscles, mes os, ma chair, lentement se transmuier. Mon corps tout entier accoucha au matin du félin que vous avez l'honneur de découvrir dans ce récit. A vrai dire, cette métamorphose ne fut pas une réelle surprise. Je m'y attendais depuis toujours. Je me revois, toute petite, dans la poussette où ma mère avait coutume de m'installer pour me promener. Il n'était pas rare que les passants l'arrêtent pour lui déclarer sur un ton admiratif :

-Madame, cette enfant a des yeux magnifiques. De beaux yeux verts, de vrais yeux de chat !
Ma mère rougissait de plaisir, elle les remerciait et reprenait son chemin en se demandant de qui je pouvais bien tenir ces yeux-là. Ne trouvant pas de réponse à son interrogation, elle finissait par juger immérités les compliments dont on la comblait et cela ne faisait qu'ajouter à son embarras.

Plus tard, à l'école, dans la cour de récréation où nous jouions à chat-perché ou à chat-coupé, les garçons me fuyaient et m'accusaient de les mordre et de les griffer comme un vrai chat.

Quant à mon institutrice excédée par mes sempiternels griffonnages, elle ne cessait de me harceler en prétendant que mon écriture n'était pas même digne de la calligraphie d'une patte de mouche ou de chat !

Ma mère, elle, devant mes mines de chatte gourmande me confectionnait des crèmes à me lécher et pourlécher les babines. Mais quand, pour faire honneur à ses talents culinaires, je m'appliquais à laper mon assiette pour ne pas perdre une seule goulée de mousse au chocolat, elle me reprenait en me disant fort hypocritement, du moins c'est ce que je croyais :

-Mange proprement, tu n'es pas un chat tout de même !

Aussitôt, je me rebiffais et prenais une mine de chat fâché que ma mère avait tôt fait de dénoter en me plaçant devant le grand miroir de l'entrée. Mon reflet me renvoyait l'image d'une petite chatte en colère, ce qui, paradoxalement, avait le don de m'apaiser en me révélant le vrai fond de ma personnalité. Mon père, lui, fondait devant mes chateries et m'appelait invariablement :

-Mon petit chat, ma minette, mon chaton, ma chatounette ou même katzala, lorsque pris de nostalgie, il repensait à son enfance alsacienne.

À l'âge de jouer à la poupée comme les autres fillettes, je les remplaçais par des chatons que j'habillais comme des bébés et que je promenais à travers champs dans un vieux landau cabossé.

Les petits chats chamarrés et engoncés dans leur brassière de dentelles sortaient peureusement leur museau rose de dessous la capote et je n'étais jamais aussi heureuse que, lorsque sur mon chemin, je rencontrais quelqu'un qui me félicitait de ma progéniture.

Ma fierté était au moins égale à celle qu'avait dû éprouver ma mère, quelques années plus tôt, lorsqu'elle avait été congratulée pour les magnifiques yeux verts de sa fille. Quand je revenais ravie, mais couverte d'égratignures, de ces escapades, mon père avait coutume de remarquer malicieusement :

- Alors on a encore joué avec les chats ?

À quinze ans, pour ma première sortie, Lucille, ma meilleure amie me maquilla. D'un trait de crayon noir, elle allongea la fente de mes yeux et leur donna une profondeur énigmatique en tamisant une poudre verte et magique sur mes paupières tremblantes.

Mes cheveux courts, coupés à la Louise Brooks, me faisaient un petit casque qui accentuait encore la forme triangulaire de mon visage. Mes canines qui ressemblaient davantage à des crocs qu'à des dents et qu'aucun appareil d'orthodontie n'avait réussi à domestiquer, m'apparentaient indéniablement à l'ordre des carnassiers. Dès lors, il n'y eut plus de doute, ma ressemblance avec le chat était flagrante et j'eus droit désormais à toutes les plaisanteries s'y afférant, du genre :

- Avec ces yeux- là, elle doit y voir même la nuit !

- Vous êtes sûre de ne pas être un peu sorcière ? Les chats le sont eux et on les brûlait au Moyen Âge !

D'adolescente, je devins femme pour affirmer et confirmer mes ascendances avec la famille des félidés.

À vingt ans, on m'admirait pour ma silhouette et mon allure félines.

Dans les bras des hommes, je soupirais, je ronronnais et je devenais chatte. Mes yeux verts les fascinaient et au plus fort de nos ébats, ils m'appelaient : « Ma lionne, ma tigresse ou ma panthère ».

Il n'était par rare que certaines nuits de pleine lune, à la saison des amours, je me mette à feuler tout en leur lançant mon regard de chatte morte.

Aussi, le matin où j'ai découvert, en m'éveillant, ma métamorphose, n'ai-je pas été vraiment surprise. Ce fut presque un soulagement puisque, je m'en suis déjà longuement expliquée, je m'y attendais depuis toujours. Mes gènes de carnassier avaient tout simplement pris le dessus sur ma nature humaine.

J'étais devenue chatte...



Cette évidence reconnue et acceptée, je m'étirai et savourai l'aisance de ma nouvelle apparence. J'exerçai mes griffes acérées et rétractiles sur les draps rêches de mon lit, tentai quelques essais de miaulements, puis fis ma toilette avec ma petite langue rose et râpeuse.

Après, je me mis en quête de mon déjeuner matinal. Dans la cuisine où je me rendis sur mes coussinets de velours, j'ouvris habilement, avec l'une de mes pattes, la cage qui emprisonnait les souris blanches des enfants et les dévorait prestement l'une après l'autre avec une voracité que je ne me connaissais pas à ce jour.

Puis j'arrosai mon festin, en renversant, sur le carrelage de la cuisine, un carton de lait oublié sur le réfrigérateur.

Je lapai mon lait avec délectation et ris intérieurement en pensant à ma mère et à ses remarques acerbes lorsque, petite fille, je léchais mon assiette.

Quand j'eus fini de boire mon lait jusqu'à la dernière goutte, je me passai une patte sur la moustache pour essuyer mes moustaches humides.

Ensuite, mon estomac bien calé, je partis à l'aventure et sortis subrepticement de mon appartement par la porte laissée, fort heureusement, entrouverte.

J'errai dans les escaliers de l'immeuble, puis je rencontrai Chiffon, le chat de la concierge avec lequel je sympathisai sur-le-champ.

Flatteur, il me complimenta sur le port de ma robe tigrée et me fit fête en se frottant à moi. Je dois dire, entre nous, qu'il n'était pas mal non plus de sa bête. Il avait le poil noir et luisant presque marine à force d'être noir. Bien sûr, il n'avait pas le lustré d'un chat de salon, mais il avait de l'allure tout de même pour un chat de gouttière !

Chiffon m'entraîna dans son domaine, c'est-à-dire dans les caves de l'immeuble où il m'initia à la chasse au rat. « A bon chat, bon rat », cette maxime s'appliquait parfaitement à Chiffon qui était passé maître dans cet art. Chiffon connaissait tous les coins où le rat pouvait se cacher.

Quand il le débusquait, il ne lui laissait aucun répit. Il le traquait jusqu'à ce que ce dernier, épuisé, tombe, inerte, à ses pieds et là, il l'achevait d'un dernier coup de croc qu'il lui plantait dans sa nuque pantelante. Après, plein de fierté, la tête haute, il allait déposer son « trophée », qu'il tenait fermement dans sa gueule ensanglantée, devant la loge de la concierge qui était en quelque sorte sa patronne.

Cette première matinée, pleine d'enseignements pour la chatte novice que j'étais alors, m'épuisa et je m'endormis, roulée en boule près de la chaudière.

Je m'éveillai, un peu plus tard, au son d'une voix. C'était la concierge qui, avec son air chafouin, parlait avec des livreurs qui apportaient un « meuble » pour la famille Froissart.

Madame Froissart, c'est moi, ou plutôt, c'était moi. Aussi, je tendis l'oreille et les suivis.

Les livreurs hissèrent le « meuble » dans l'ascenseur et l'entreposèrent à l'intérieur. Comme le « meuble » prenait toute la place, ils l'accompagnèrent en le précédant dans l'escalier tandis que la concierge appelait l'ascenseur du troisième étage où habitaient les Froissart.

La concierge appuya plusieurs fois sur le bouton jusqu'à ce que le « meuble » arrive à bon port devant la porte de mon ancien appartement.

Enfin, elle enfonga le doigt sur la sonnerie qui retentit jusque dans le couloir. Mon mari leur ouvrit la porte. Il avait les traits tirés et n'était pas rasé.

Ma métamorphose et mon absence qui en résultait, visiblement, ne lui réussissaient pas.

Déjà, il se négligeait...

Je suivis le cortège en me faulant entre les jambes des livreurs qui transportaient le « meuble ». Mon mari leur indiqua la chambre du fond afin qu'ils y déchargent leur fardeau.

Intriguée, je les escortai. Arrivée dans la chambre, je retrouvai mon mari, je reconnus les enfants, mes parents et ma belle-mère.

Tout le monde pleurait autour de mon corps sans vie que les employés des pompes funèbres venaient d'allonger dans le cercueil en chêne massif qu'ils avaient déposé dans la chambre mortuaire.

Devant ce spectacle, je compris enfin que j'étais morte... Mon corps ne m'était plus rien. Mon âme s'était envolée pour se réincarner dans la chatte que j'étais devenue.

Je miaulai et essayai désespérément de signaler ma présence en me frottant aux jambes de mon mari. Il

n'y prêta pas attention tant il était absorbé par son chagrin. Je n'eus pas plus de succès du côté de mes parents aveuglés par les larmes.

Je tentai de m'approcher de Pierre et de Julie, mes deux enfants, lorsque ma belle-mère m'aperçut.

- Un chat ! cria-t-elle, faites-le sortir, ce n'est pas sa place ici, surtout en ce moment !

Son intervention amena les enfants à s'intéresser à moi. Pierre me caressa la tête et Julie me prit dans ses bras. J'en éprouvai une grande joie et me réfugiai dans ses longs cheveux soyeux où je retrouvai l'odeur familière de ma petite Julie adorée. Mais ma belle-mère repartit à la charge en dénonçant ma présence.

- Alain, dit-elle, en interpellant mon mari, tu ne peux pas tolérer ça, elle me désigna, pas en ce moment et, ajouta-t-elle, Caroline ne l'aurait pas supporté.

Caroline, c'était moi. Je ne l'aurais pas supporté ? Qu'en savait-elle après tout ? Je reconnaissais bien là ma belle-mère et sa manie d'interpréter ou de prêter aux absents des dires ou des intentions qu'ils auraient émis ou eus s'ils avaient été présents.

Déconfite et un peu dépitée, je laissai ma famille à sa détresse et à ses démonstrations de douleur pour aller fureter avec Chiffon, mon nouvel ami et confident, qui sut me comprendre et me consoler comme seul un chat sait le faire.

Chiffon et moi, nous nous installâmes dans un coin de la cave où la concierge avait pour habitude d'entreposer de vieux journaux et des vêtements hors d'usage.

Au printemps, après une gestation de 56 jours, j'eus les premières douleurs.

Chiffon, en père attentionné m'aidera à mettre bas les cinq adorables chatons de ma portée.

Ma nouvelle vie avait bien démarré et suivait son cours sans que rien, apparemment, ne vienne le perturber. J'en étais très heureuse. Cela ne m'empêchait pas d'observer et de veiller, du coin de mes yeux verts, sur mon mari et mes deux enfants.

Ma belle-mère était venue s'installer dans notre appartement et régenter la vie domestique.

Alain avait repris son travail et s'y abrutissait pour oublier son drame familial et sa solitude.

Pierre, mon fils de quinze ans, se jetait à corps perdu dans ses compétitions d'athlétisme et avait entrepris la conquête de l'âme-sœur qu'il avait cru reconnaître en la petite-fille de nos voisins du quatrième.

Seule, Julie, m'inquiétait.

Souvent, quand la porte de notre appartement restait entrouverte, je m'y faufilaient et l'observais avec amour. Quand elle m'apercevait et que nos yeux se croisaient, j'y lisais toute l'angoisse et toute la solitude du monde.

Ma petite Julie n'était pas heureuse et cela me faisait mal. Lorsque j'eus ma portée de cinq petits chats, je cherchai Julie dans l'appartement et l'entraînai dans la cave pour lui présenter les nouveaux nés qui étaient, en quelque sorte, ses demi-frères et ses demi-sœurs.

Je n'avais pas assez de lait pour allaiter mes petits et Julie le comprit. Pour m'aider, elle nourrit les chatons avec un biberon de poupée.

Le neuvième jour, lorsqu'ils ouvrirent enfin leurs yeux minuscules pour découvrir le monde qui les entourait, nous nous regardâmes, Julie et moi, avec une infinie tendresse. Il me sembla que jamais nous n'avions été aussi proches l'une de l'autre, que même lorsque j'avais été la mère de Julie dans une autre vie, nous n'avions pas atteint cette profonde et merveilleuse harmonie qui nous unissait dans ces moments privilégiés.

Un jour, alors que nous étions seules dans le salon de l'appartement et que je ronronnais sur le canapé, Julie murmura à mon oreille tout en me caressant la nuque :

- Je t'aime ma Chifonnette. Toi seule me comprends et, quand tu me regardes, je crois revoir maman, tant tes yeux ressemblent aux siens.

Cette déclaration me fit chaud au cœur et une larme roula de mes yeux sur la main étonnée de Julie qui me contemplait pensivement.

L'attachement, que Julie me portait, se concrétisa quelque temps plus tard.

Mes chatons propres et sevrés jouaient heureux et insouciants dans la cave quand la concierge décida brusquement de « s'en débarrasser », selon ses propres termes.

Ave la complicité de deux épiceries du quartier, elle colla une affiche dans la vitrine de leur magasin et solda mes cinq adorables amours têtes de vulgaires boîtes de conserve. Chiffon et moi en conçûmes un affreux chagrin et en fûmes profondément mortifiés.

Nous eûmes beau gémir, nous rebeller, griffer, cracher... Rien n'y fit. La concierge sans cœur fut impitoyable et sa décision irrévocable.

Julie, en découvrant la petite annonce dans l'épicerie, en fut offusquée et prit courageusement notre défense. Elle s'engagea même à payer les frais de pension de mes petits. Mais la concierge chafouine demeura de pierre.



Gravures de Cécile Metge.

À chacun des chatons qu'on m'enlevait, il me semblait qu'une partie de moi-même s'en allait. Julie, seule, sut trouver les mots justes pour me consoler. Elle m'offrit même un petit chat en peluche et me combla de friandises et de tendresse comme jamais personne ne l'avait fait avant elle. Je lui en fus reconnaissante et ne l'en aimais que davantage.

Le temps passait et Julie grandissait. J'avais du plaisir à découvrir qu'elle me ressemblait. Cependant certains traits de son caractère, qui me rappelaient de manière frappante ma vie antérieure, m'inquiétaient. Bien sûr, il n'y avait pas là de quoi fouetter un chat, si je puis m'exprimer ainsi. Mais tout de même... Ainsi, l'autre soir, j'entendis ma belle-mère qui rabrouait Julie pour le désordre perpétuel qui régnait dans sa chambre, elle lui fit remarquer que « même une chatte n'y retrouverait pas ses petits » !

Julie ne répondit pas. Ma belle-mère en profita pour égrener une kyrielle de litanies à l'encontre de Julie : « Julie ceci, Julie cela... Julie par-ci, Julie par-là... ».

Bref, Julie, d'après elle, se laissait vivre et semblait inexorablement dans la paresse et l'oisiveté.

J'observais Julie du fond du corridor et la vis brusquement se raidir et se hérissier comme un chat qui fait le gros dos. Elle m'apparut de profil, puis de trois-quarts, ses yeux verts, fendus comme des amandes effilées, luisaient dans l'ombre et lançaient des éclairs. Ses mains crispées se tordaient et ses ongles acérés tels des griffes de chat se rétractaient imperceptiblement.

Ma belle-mère, toute à ses vociférations, ne voyait rien et continuait à fulminer sans se douter qu'elle était en train d'éveiller le félicid qui dormait en Julie.

Heureusement, Alain, mon mari, entra au moment précis où Julie furibonde et toutes griffes dehors s'apprêtait à la riposte. Son entrée eut tôt fait de calmer le jeu et tout rentra rapidement dans l'ordre.

Mais mon iniquité, loin de s'atténuer, empira lorsqu'il prit Julie dans ses bras en l'appelant « Mon petit chat, ma minette, ma chatonne chérie... ».

J'étais si émue que j'en eus presque un chat dans la gorge. Ainsi, tout allait recommencer. Ma petite Julie allait bientôt me rejoindre dans l'univers mystérieux des félins. J'en étais à la fois heureuse et un peu affolée.

Mais après tout que faire contre la destinée ?

Moi-même, j'étais née l'année du Chat, d'après l'astrologie chinoise, quant à Julie, elle avait vu le jour l'année du Tigre. En y pensant, je frémis au danger que pourrait encourir ma belle-mère si elle forçait trop la nature secrète de Julie. Puis, je me rassurai en me disant que Julie, quoi qu'il arrive, finirait toujours par retomber sur ses pattes !

Or, un soir, alors que je m'étais assoupie dans mon canapé préféré, l'écho d'une violente dispute me parvint et finit par avoir raison de ma somnolence.

Je reconnus la voix de ma belle-mère amplifiée et déformée par la colère. Elle hurlait :

- Julie, tu as encore laissé entrer le chat ! Décidément, tu ne changes pas. Tu es bien comme ta mère, tu n'en fais qu'à ta tête. Et ne me regarde pas comme ça quand je te parle ! Ma parole, une vraie petite tigresse et ces yeux... Je crois revoir ta propre mère...

Mais bientôt, à la colère succédèrent l'effroi, puis la terreur. La voix de ma belle-mère ne fut plus qu'un cri d'agonie qui me glace encore le sang aujourd'hui quand je me le remémore.

Les médias firent la part belle pendant des semaines à la série de drames qui avaient frappé la famille Froissart.

À la Une des journaux, on découvrit, côte à côte, les portraits de ma belle-mère et de Julie. Ma fille, lisait-on, traumatisée par la mort atroce de sa grand-mère dont elle avait dû être l'unique témoin, avait mystérieusement disparu le jour même.

Malgré de nombreuses recherches, on ne retrouva nulle trace de Julie. Et pour cause ! Moi, seule, connaissais le secret de sa métamorphose !

Quant à la mort de ma belle-mère, beaucoup de quidams, la concierge en tête, soutenaient la thèse de l'accident et prétendaient avoir vu un tigre s'échapper de l'appartement et fuir l'immeuble juste après le drame.

Comme aucun cirque n'avait signalé la disparition d'un tigre, les enquêteurs supposèrent que l'animal avait appartenu à un particulier.

Les faits divers font le plein de ces histoires de caïmans élevés dans des baignoires et qui se perdent dans les égouts ou de ces boas apprivoisés par de doux rêveurs inconscients...

On traqua le fauve dans les différents parcs de la ville, celui-ci finit par se réfugier, à mon grand soulagement, au zoo municipal.

On oublia le tigre, on enterra ma belle-mère, on cessa de rechercher Julie et la vie reprit son cours.

Mon fils se résolut à épouser la petite-fille de nos voisins chez laquelle il avait décelé le pragmatisme qui lui faisait défaut. Il vit aujourd'hui en bon père de famille avec sa femme et ses trois enfants.

Mon mari, quant à lui, sombra dans la mélancolie qui s'était emparée de lui et finit par se retirer dans une petite maison située à l'orée de la ville. Il y cultive désespérément un jardin qui ne lui donne que des fruits secs et rabougris. C'est là que je l'ai suivi, accrochée comme une furie à mon canapé de prédilection, pendant le déménagement. Personne ne réussit à m'en déloger et mon mari, dans son indifférence au monde extérieur, accepta cette nécessaire cohabitation.

J'en fus ravie, car mon nouveau logis me rapprochait du zoo municipal où Julie avait élu domicile.

D'ailleurs, il est l'heure pour moi, comme toutes les fins d'après-midi, d'aller la rejoindre.

Nous avons encore tellement de choses à nous dire et le temps passe si vite qu'il semble nous filer entre les pattes !



Biographie de Françoise Urban-Menninger

Françoise Urban-Menninger a passé une partie de son enfance à Riedisheim puis à Mulhouse. Après des études de philosophie et de lettres à Strasbourg, elle enseigne la philosophie au lycée de Munster puis devient animatrice culturelle à Thann avant d'être attachée culturelle à Mulhouse. Auteure d'une vingtaine d'ouvrages de poésies et de nouvelles, elle vit aujourd'hui à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture, donne des récitals de poésie. Elle a été invitée à lire ses textes dans le cadre du festival Summerlied 2010 en Alsace et ses nouvelles ont été interprétées par les comédiens du Kafteur à Strasbourg, la compagnie la Strada à Troyes... Poèmes mis en musique par Gunter Scholler (interprétation par la chorale de Meyreuil), Gaby Cardoso, Chriss Onac, Yvalain, Frank Harper (interprétation par Daisylys), Martine Séchoy-Wolff...

En 2006, Françoise Urban-Menninger a été l'invitée de la semaine de la francophonie à Izmir en Turquie où elle a été reçue par Saima Bircan, traductrice de Jean-Paul Sartre et de Françoise Giroud entre autres. En 2011, l'auteur a participé au colloque Poésie au féminin initié par Patricia Godi à l'Université de Clermont-Ferrand, elle y a donné une communication sur l'œuvre de Maximine.

L'auteure est critique littéraire sur le site Exigence-Littérature et critique d'art dans le magazine Transversales. Elle a obtenu de nombreux prix de poésie et de nouvelles dont celui de la nouvelle universitaire en 1993. Membre de l'Académie Rhénane, elle devient présidente de la commission littéraire en 2013 et succède ainsi à l'écrivain Jean-Claude Walter.

Ses poèmes et nouvelles sont publiés dans des revues en France et à l'étranger : *La Revue Alsacienne de Littérature*, *L'Encrier renversé*, *Magie Rouge* (Belgique), *Chimères*, *Traces*, *Citadelles*, *Pollen d'azur* (Luxembourg), *Hors Jeu*, *Lieux d'être*, *Le Marque-Page*, *Décision* (Allemagne), *Temps Tôt* (Canada), *le Matin Déboutonné*, *Different Realities* (Etats-Unis), *L'Effeuillée Rose*, *le Pressoir*, *Odades*, *Aujourd'hui poème*, les anthologies d'Aquitaine, *Parterre Verbal*, *le Chasseur abstrait*, *le Manoir des Poètes*, *Arabesques* (Algérie), *Horifique* (Canada), *Bachibouzouck* (Turquie), *Centre Presse*, *Analein*, *The Litartco* (Canada), *Le Pan poétique des muses* 1...

BIBLIOGRAPHIE POÉTIQUES

À hauteur de vague et de parole. Éditions Saint-Germain-des-Prés
L'âme édoise. Éditions Pays d'Herbes
Le château de vers. Éditions Do Bentzinger
Le rire des mandarines. Éditions Pierron

Aux Éditions Editinter :

Sur les bords de ma rime ; La confiance des abeilles ;
Le temps immobile ; Lignes d'eau ; L'or intérieur ;
Les heures bleues (recueil de nouvelles)
Encres marines ; Fragments d'âme ; L'heure du jardin ;
L'arbre aux bras nus ; La draperie des jours ;
La Belle Dame (recueil de nouvelles) ;
Chair de mémoire ; De l'autre côté des mots ;
Le jour du muguet et autres récits (recueil de nouvelles).

Biographie de Cécile Metge

Cécile Metge est subjuguée par le monde du vivant, du minéral à l'humain en passant par le monde végétal et animal. Ce travail s'attarde, pour le moment, sur le monde animal : le chat, la chouette et les poissons rouges. Cécile évoque leur vie et surtout leur rapport avec l'homme. Entre le dit et le suggéré, la lumière et l'ombre, chacun pourra choisir de comprendre ce qu'il désire. Qui mieux que la poésie pouvait permettre cette souplesse du sens ? Cécile Metge est infographiste indépendante et plasticienne. Depuis sa première exposition collective en 1993 à Limoges, elle ne cesse de parcourir la France, l'Europe et le Monde à la découverte d'autres manières de percevoir la réalité. Elle fait du portrait son approche artistique, une approche instinctive de la réalité.

Cette réalité, elle la pense plus vaste bien au-delà de nos cinq sens. L'intuition, le ressenti jouent un rôle prédominant dans son acte de création. Elle travaille également plusieurs supports : la peinture, la photo, la gravure et le texte. Son approche est principalement littéraire et poétique. Chaque production s'appuie sur une citation, un ouvrage littéraire, une création musicale, ou picturale... pour évoquer cette énergie du vivant qui réserve bien des surprises.

Exposition de gravures et livres poétiques, à la librairie Chemins d'Encre à Conques au printemps 2013. Histoires de livres, au Salon du Livre d'Artiste, à Bruxelles, les 1^{er} et 2^{ème} mai 2013. L'artiste expose ses œuvres depuis le 6 novembre et jusqu'au 31 décembre, à la librairie Le Pont Virgule et chez Les Mondes de Læticia, à Espalion.